

Un grand Godot est arrivé grâce à Jean-Pierre Vincent



"En attendant Godot" à la MC2 Parfois, une très grande mise en scène fait entendre un classique comme pour la première fois. C'est le cas de cette version d'"En attendant Godot" par Jean-Pierre Vincent. Un travail humble et de haute précision au service d'une œuvre-monstre.

Ils attendent Godot qui ne viendra pas. Fermer le ban ? Non, évidemment pas ! **Jean-Pierre Vincent**, du haut de sa longue carrière de metteur en scène et de directeur du must de la scène française (TNS, Comédie-Française, Amandiers-Nanterre), possède la sagesse d'écouter **Beckett** nous parler. L'auteur irlandais, qui écrivait là sa première pièce en langue française, est réputé pour avoir tant semé de didascalies que la marge de l'homme de plateau est réduite à sa portion congrue. Plutôt que d'y voir une obligation castratrice, Vincent a trouvé dans ce respect qui ne vire jamais à la déférence sa plus grande liberté. Et rend à Beckett sa part de drôlerie souvent absente dans les autres adaptations.

Oui, on rit avec Vladimir et Estragon. Égarés dans la « *tourbière* », ils n'ont plus la notion du temps. « *Tu dis que nous sommes venus hier soir – Je peux me tromper.* » Sans jamais dater ou situer son action, Beckett, qui publie ce texte en 1948, dit en creux à quel point la Seconde Guerre mondiale et Hiroshima ont anéanti la sensation même d'être au monde. Alors tous se raccrochent aux sensations physiques. Estragon a mal aux pieds, faim, à l'instar d'un Beckett qui, résistant démasqué à Paris, prend la route avec sa femme pour Roussillon.

« Essayer d'exister »

Sur une scène aride agrémentée de cailloux, touffes d'herbe sèche et du fameux arbre décharné, **Charlie Nelson** et **Abbes Zahmani** s'inventent une fraternité contre laquelle ils ne peuvent rien. Ils sont indestructibles ; l'ennui et la noirceur pourtant prégnants ne prennent pas le dessus. Même le suicide tant convoité leur échappe car si l'un aide l'autre à se pendre, que deviendra celui qui reste seul ?

Les comédiens ont trouvé une gestuelle – accidentée, maladroite, chaloupée parfois – et une diction teintée d'étonnement permanent qui rend leurs personnages totalement attachants. Quand surgit Pozzo et son esclave Lucky, c'est un peu le monolithe de Kubrick qui leur tombe dessus. Ils regardent cet homme vociférer, s'émeuvent puis acceptent l'humiliation d'un autre devenu bête de foire telle la Vénus noire de Kechiche.

Mais ce leitmotiv « *On attend Godot* », bien plus que de plomber la pièce, l'illumine. Beckett n'est pas nihiliste. Dans la désespérance sourde qu'il partage avec Thomas Bernhard, il y a chez lui une lueur quasi miraculeuse qui se niche dans l'altérité et une forme d'amour qui n'est jamais aussi puissante que lorsqu'elle est menacée. « *Est-ce que je t'ai jamais quitté ?* demande Didi à Gogo – *Tu m'as laissé partir* » répond son acolyte dans le deuxième acte. Et de finir ensemble, souriants, vivants, face à nous pour clore ce travail magistral.

En attendant Godot, du mardi 13 au samedi 17 octobre, à la MC2

Crédit Photo : Raphael Arnaud

Tags • En attendant Godot • Jean-Pierre Vincent • Charlie Nelson • Abbes Zahmani •